Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1905.

Livraison 3me. 10e SÉRIE. Tome I.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, Eug. Antoine, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES

1905.

Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1905

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 3 Mai 1905.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER

Membres présents : MM. Charles T. Soniat, Clément Jaubert, Ferdinand E. Larue, Lucien Soniat, Léonce M. Soniat et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à 8 heures du soir.

Mmes Aimée Beugnot et L. Augustin Fortier assistent à la réunion.

Après suspension des règlements, sont élus membres actifs : Dr. Edwin Boone Craighead, parrains : Alcée

Fortier, Bussière Rouen ; Monsieur J. B. Levert, parrains : Lucien Soniat, Ferdinand E. Larue.

Le Président annonce officiellement que c'est M. Frantz Funck-Brentano qui remplacera M. René Millet, ambassadeur et conférencier, qui n'a pas pu terminer sa série de conférences aux Etats-Unis.

Les conférences de M. Funck-Brentano auront lieu : la première samedi soir, 6 mai, à 8 heures, la seconde, le dimanche, 7 mai, à midi.

M. Rouen qui, avec M. Edgar Grima, compose le comité chargé de la partie artistique de la fête annuelle, annonce que M. Grima s'est assuré le gracieux concours de Mlle Julia Wogan qui chantera, accompagnée par Mme Aimée Beugnot, et M. Rouen a obtenu le gracieux concours de Mlle Nisida Louque pour un solo de piano.

M. Rouen annonce que tous les préparatifs de la fête annuelle sont complétés.

M. Grima qui devait faire une petite causerie s'est fait excuser.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Samedi 6 mai 1905, à 8 heures du soir.

Première Conférence de M. Frantz Funck-Brentano.

Sujet : " Les grands brigands français, Cartouche et Mandrin."

Séance Spéciale du 7 mai 1905, à midi.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER

Membres présents: MM. Charles T. Soniat, Edgar Grima, Joseph A. Breaux, Charles F. Claiborne, A. Breton, Clément Jaubert, Fortuné Jaubert, L. E. Jung, Dr. Félix A. Larue, Ferdinand E. Larue, Lucien Soniat, Charles Vatinel, W. J. Waguespack et Bussière Rouen.

Le Président dit qu'il a convoqué ses collègues en séance extraordinaire afin d'élire plusieurs messieurs distingués qui ont exprimé le désir de devenir membres actifs de l'Athénée.

Après suspension des règlements, sont élus membres actifs à l'unanimité des voix: MM. le Dr. Arthur W. de Roaldes, le Dr. Ernest S. Lewis, W. E. Stauffer, Ben Oxnard et Ludovic Lafargue. MM. Charles T. Soniat et Alcée Fortier sont les parrains de ces nouveaux membres.

M. Fortier présente à l'Athénée Monsieur V. Dejoux, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, qui vient d'arriver parmi nous, et il souhaite la bienvenue au nouveau consul.

A l'unanimité des voix, et par acclamation, M. Dejoux est élu membre honoraire de l'Athénée Louisianais.

A midi et un quart, l'ajournement est prononcé.

FÊTE ANNUELLE

et Seconde Conférence de M. Frantz Funck-Brentano,

Conférencier Officiel de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis,

LE DIMANCHE 7 MAI 1905, à midi et un quart.

A cette séance publique assistaient environ 600 personnes qui ont par leur présence prouvé à l'Athénée qu'elles appréciaient les efforts qu'il faisait pour conserver, en Louisiane, la langue française et l'esprit français.

Monsieur V. Dejoux, consul général de France, était aussi présent, et a pris la parole. L'éloquence du nouveau consul a charmé le nombreux auditoire qui ne lui a par ménagé ses applaudissements.

L'Athénée est très reconnaissant à M. Dejoux des bonnes paroles prononcées à son égard.

M. Rouen donne lecture de la dépêche télégraphique qu'a envoyée M. James H. Hyde à notre président : elle est ainsi conçue :

"Mille regrets ne pouvoir être avec vous ce soir. Fédération et moi vous envoyons meilleurs vœux prospérité Athénée que présidez avec tant de dévouement. Avons tous regretté votre absence 27 avril."

"JAMES H. HYDE."

La lecture de cette dépêche est saluée de nombreux applaudissements :

Nous donnons ici le programme de la fête annuelle dont le grand succès a été incontestable :

1—Allocution ...... M. le Prof. Alcée Fortier, Président
2—Solo de Piano .... Mlle Nisida Louque
3—Lecture du manuscrit .... M. Bussière Rouen
4—Solo de chant .... Mlle Julia Wogan
5—Seconde Conférence de M. F. Funck-Brentano.
6—Présentation de la Médaille.

COMITÉ DE RÉCEPTION.

M. Léopold Noblom, Président.

MM. J. B. Avegno, Maurice E. Brierre, Jne. Henri C. Billaud, Georges Baudéan, Louis Beugnot, Daniel Charbonnet, Victor L. Colomb, Vivian J. Gelpi, Edmond LeBreton, Ferdinand L. Larue, Rixford J. Lincoln, Louis Plauché, Fernand F. Teissier.

L'allocution du Président a été reçue avec enthousiasme ainsi que celle de M. le Consul.

Mlle Nisida Louque a charmé son public dès ses premières notes. Elle a joué avec beaucoup de goût "Le Thème Varié" de Chaminade; elle a été rappelée et a dû exécuter un autre morceau.

M. Rouen a lu plusieurs extraits de l'excellent manuscrit couronné ainsi que le rapport du comité d'examen que nous reproduisons ici :

Rapport du Comité d'Examen.

"Monsieur le Président,

"Mesdames, Messieurs :

"L'Athénée n'a reçu que deux manuscrits pour le concours de 1904 : nous attribuons ce petit nombre de compositions à la difficulté du sujet.

"L'un de ces manuscrits, celui qui a pour devise "Noblesse oblige," dénote chez l'auteur une connaissance imparfaite de la langue française et le sujet y est traité d'une façon un peu légère. Nous remercions pourtant la personne qui nous l'a adressé, car nous lui sommes redevables de l'honneur qu'elle nous a fait en prenant part au concours.

"L'autre manuscrit a pour épigraphe les vers suivants :

"Je te dois et te garde à jamais, O patrie,
Un amour filial, un culte de latrie ;
Et tu seras toujours, après celle des cieux,
La plus douce à mon cœur, la plus belle à mes yeux."

"Ce manuscrit est sérieux, écrit dans un style sobre et correct et le français en est parfait. Le comité d'examen, à l'unanimité des voix, lui décerne la médaille d'or."

Le Comité d'Examen :

ALCÉE FORTIER, *Président.*
JUGE EMILE ROST,
EDGAR GRIMA,
DR. FELIX A. LARUE,
JUGE JOSEPH A. BREAUX,
BUSSIÈRE ROUEN, *Rapporteur.*

Après la lecture du manuscrit, Mlle Julia Wogan, accompagnée par Mme Aimée Beugnot, chante avec un goût exquis et un art parfait une ravissante romance et elle est l'objet d'une véritable ovation. A la demande répétée du public elle chante un second morceau.

Nous admettons qu'il nous est difficile d'exprimer le plaisir que nous ont causé les deux conférences de M. Funck-Brentano ; celle d'hier soir pas ses curieuses et instructives explications historiques sur les deux grands brigands français, Cartouche et Mandrin ; et celle d'aujourd'hui par sa verve captivante son esprit fin et observateur et sa grande valeur littéraire.

Nous remercions sincèrement M. Funck-Brentano d'avoir eu la bonté de revenir à la Nouvelle-Orléans pour y prendre la place de M. René Millet, ambassadeur et conférencier, rappelé en France par des affaires de famille ; et tout en regrettant l'absence de M. René Millet, l'Athénée a été heureux de pouvoir le remplacer par un littérateur et un historien aussi distingué que M. Funck-Brentano.

La fête se termine à deux heures et demie par la présentation de la médaille d'or à Mme Jeanne Dupuy Harrison, lauréate du concours de 1904, qui la reçoit du Président au milieu des acclamations de l'auditoire d'élite au nombre duquel elle compte de nombreux amis.

Séance du 16 juin 1905.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Charles T. Soniat, Edgar Grima, Clément Jaubert, Charles Vatinel et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à 8 heures et un quart.

Lecture et adoption des procès-verbaux de séances précédentes.

Le secrétaire donne lecture d'une fort aimable lettre de M. V. Déjoux, dans laquelle le consul général s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

L'ordre du jour demande le choix du sujet pour le concours de 1905 :

Le sujet proposé par M. Rouen : "Alfred de Vigny et ses œuvres" est choisi à l'unanimité des voix.

L'Athénée adopte un programme semblable à celui du concours de 1904.

Sur motion de M. Rouen, des remercîments sont votés avec un profond sentiment de reconnaissance :

A l'Union Française qui donne si généreusement l'hospitalité à notre Société pour ses séances régulières et ses fêtes publiques ;

A l'Abeille de la Nouvelle-Orléans et à son très sympathique et estimé rédacteur en chef, M. Armand Capdevielle, pour le grand service qu'ils rendent à l'Athénée en publiant gratuitement les programmes de ses concours et ses autres annonces ;

A Mlles Nisida Louque et Julia Wogan et à Mme Aimée Beugnot pour leur gracieux concours à l'occasion de la fête annuelle, le dimanche 7 mai.

A dix heures du soir l'ajournement est prononcé jusqu'au troisième vendredi d'octobre.

Les Pionniers Français dans la Vallée du Missisipi.

"Je te dois et te garde à jamais, ô patrie,
Un amour filial, un culte de latrie ;
Et tu seras toujours, après celle des cieux,
La plus douce à mon cœur, la plus belle à mes yeux !"

Messieurs de l'Athénée :

Dès mes plus jeunes années, chaleureuse admiratrice de votre renommée société, j'ai toujours suivi ses mouvements avec le plus vif intérêt, me réjouissant de son succès toujours croissant, applaudissant à ses jugements, considérant comme privilégiés, ceux qui, chaque année sont consacrés par elle, ses lauréats. Mais aujourd'hui, je fais un pas d'avancement, je vous approche de plus près, et, quoique un peu éblouie par les clartés qui vous environnent, je m'engage sur le terrain littéraire soumis à votre juridiction, et je viens, à mon tour, vous abandonner en toute simplicité, ce que l'heureux choix de votre sujet a éveillé dans mon âme de souvenirs historiques, mêlés d'amour filial et de gratitude pour notre mère-patrie . . . la France.

En touchant à ce passé de la Louisiane, à sa première vie, de laquelle nous est venue celle qui nous anime, en évoquant cette époque où la chevalerie et l'héroïsme étaient le partage de tous, j'éprouve une émotion imprécise, j'ai la sensation que je vais remuer

de vieilles cendres, toucher à d'anciennes reliques, m'approprier un legs précieux, le patrimoine de bien des générations ; aussi ne ferai-je toutes ces choses, que mue par le plus grand respect et abritée de votre regard bienveillant et approbateur.

Il n'existe pas dans l'histoire, de page plus romanesque et plus émouvante que celle qui nous fait la relation des sacrifices, des travaux et des souffrances de ces nobles pionniers, qui, au mépris de dangers et de privations, les premiers s'aventurèrent dans nos majestueuses solitudes, pénétrèrent les épaisses forêts qui avoisinaient les mers intérieures de notre continent, pour y porter avec la " fleur de lys des Bourbons " et l'emblême de notre salut, la civilisation et la foi.

La Nouvelle France, enfant des Sulpiciens, des Jésuites et des Récollets, avait grandi : elle n'était plus une mission, elle s'était développée en une colonie. La puissance seigneuriale de ces religieux diminuait avec l'immigration, alors que le pouvoir civil gagnait en force. Samuel Champlain avait dirigé avec tant d'habileté et de sagesse les affaires des premiers explorateurs, que les colonies s'étaient multipliées. Tout à la fois sincère, prudent et généreux, il avait su se concilier l'affection des Indiens et les gagner à jamais à l'influence civilisatrice de la France.

Ce sont ces derniers qui signalèrent aux premiers colons, avec lesquels ils trafiquaient, l'existence, à

l'intérieur des terres, d'un fleuve immense se dirigeant vers le sud, auquel, disaient-ils, l'on pouvait parvenir par les rivières voisines des grands lacs. Les différentes tribus en avaient déjà fait une voie de communication, pour l'échange des produits particuliers de leurs territoires.

Cette voie était bien connue des Jésuites, dès l'origine de leur séjour au Canada. L'un d'eux, le Père Marquette restera à jamais célèbre parmi les pionniers de la vallée du Mississipi. Doué d'une nature douce et sensible, la noblesse de son âme s'inspirait d'une grande ferveur religieuse. Découvrir de nouveaux royaumes pour les offrir à Dieu, était sa principale aspiration. C'est ce trait distinctif de son caractère qui le fit assigner par ses supérieurs, aux missions du Canada. Son aptitude comme linguiste était remarquable, et lui fut d'un inépuisable secours avec les indigènes. Homme d'actions, aussi bien que de désirs, nous le retrouvons bientôt, du Canada, établi sur les bords des grands lacs, dont la France avait déjà la possession. Leur solennelle majesté s'alliait à la grandeur de son œuvre ; il s'y livra avec amour, évangélisant les tribus indiennes. Il parvint à leur inspirer de la confiance et à les adoucir à la révélation de la loi du Christ, ouvrant ainsi la voie à de futures missions.

Au moment où, dans cette région des lacs, le Père Marquette se livrait à sa piété religieuse, un jeune Normand, au caractère plein d'ambition et de dé-

termination, arrivait à la Nouvelle France. Robert Cavelier de La Salle, le plus courageux et le plus illustre des pionniers dans la vallée du Mississipi, était né à Rouen d'une famille bourgeoise, qui, depuis longtemps cependant, "vivait noblement." Il fit ses études en cette ville au collège des Jésuites, et l'histoire nous apprend que ce futur explorateur fit même partie de cet ordre, mais que, reconnaissant son erreur dans le choix qu'il avait fait de cet état de vie religieuse, il obtint d'être relevé de ses vœux monastiques. Il n'avait alors que vingt-trois ans, était de haute taille et d'une grande force physique; sous un extérieur assez froid, il cachait une grande ambition, un désir de s'illustrer, qui étouffaient en lui toute passion vulgaire. Ses grandes connaissances dans les arts et dans les sciences le rendaient propre à bien des actions de renom, et une application constante et infatigable au travail avait raison des obstacles qui arrêtaient ses desseins ambitieux.

Ce fut en 1667 que le vaisseau qui le portait parut devant Montréal. L'arrivée de nouveaux colons, si numériquement faible qu'elle fût, était toujours pour les exilés volontaires du Canada, un événement de première importance. Le regard de La Salle était brillant d'espérance, lorsqu'il mit le pied sur ce terrain du Nouveau Monde, il respirait enfin dans ces espaces infinis, qui se prêtaient à l'essor de son âme. En peu de temps, il obtint des Sulpiciens la concession gratuite d'un domaine, auquel il donna le nom de "La Chine." Là, seigneur féodal des forêts qui l'en-

touraient, commandant d'une garnison recrutée et payée par lui, il régnait en autocrate, travaillant à ses plans d'exploration, les mûrissant, se familiarisant avec la langue des Indiens, écoutant leurs étonnantes et séduisantes relations de la "Grande Rivière" qui menait à la mer, de la douceur du climat de la région où elle coulait et de la fertilité de celle-ci. En être le premier explorateur était, pour lui, marcher à la renommée et à la fortune

Il se rendit donc à Québec pour exposer son désir et son projet au gouverneur de la Nouvelle France, Monsieur Courcelle. Le gouverneur donna son consentement à l'accomplissement de son projet, mais il ne lui remit aucun argent pour l'assister à cet effet. La Salle, sans hésiter, vendit son domaine seigneurial, et, avec ce qu'il en retira, il se procura des canots et solda des hommes pour l'accompagner, dans cette première expédition qui porte en soi tant de hardiesse dans le plan, tant de bravoure dans le fait.

La confiance que La Salle avait dans le succès de son entreprise, se transformait en enthousiasme Contemplons-le, un instant, debout sur sa frêle embarcation, entouré d'un petit nombre de braves, s'élançant sur les eaux du Saint Laurent, vers le but de ses aspirations les plus chères. Son œil brille de contentement et de détermination, le besoin de liberté et d'aventure qui envahissait son âme est satisfait. La boussole est son seul guide, dans cette marche au milieu de régions nouvelles. Ils descendirent le Saint Laurent jusqu'au lac Ontario, et là, s'arrêtèrent à un

village Indien, de la tribu des Tsounontonans-Hurons.

Les privations et les fatigues auxquelles ils avaient été astreints, la conscience des dangers qu'ils avaient encourus, les avaient brisés. Seule, leur indomptable volonté avait eu raison de toutes les situations périlleuses de la route, et une étape était devenue nécessaire. Bientôt cependant, ils pousuivirent leur exploration, luttant contre les frimas et les glaces d'une saison rigoureuse, jusqu'à ce qu'enfin, ils se trouvèrent dans la vallée de la rivière Ohio, qu'ils laissèrent pour les verdoyantes plaines de celle des Illinois

A ce point dans son entreprise, La Salle comprit qu'avec si peu d'hommes et si peu de ressources, il n'atteindrait jamais le but principal de son expédition. Il n'avait pas, il est vrai, découvert de nouveau le Mississipi après De Soto, mais il avait ouvert la voie de deux belles rivières — l'Ohio et l'Illinois — au grand continent de l'ouest. Heureux du résultat de cette première expédition, il résolut de retourner à la Nouvelle France, pour exposer devant le gouverneur et son intendant, non plus des croyances et des espérances incertaines, mais des renseignements déterminés. Ses rêves ambitieux ne voyaient pas en cela leur fin; au contraire, ils se ravivaient avec son expérience. Son premier voyage d'exploration avait duré deux ans.

Pendant ce laps de temps, de grands changements s'étaient effectués au Canada: un nouveau gouverneur avait remplacé Courcelle, rappelé en France. Louis de Buade, comte de Frontenac, établit, en peu de

temps, sa puissance et son influence sur la jeune colonie. Une vive intelligence, un esprit à ressources, un tact diplomatique qu'il avait acquis à la cour de Louis XIV, une grande fermeté de caractère — toutes choses qui étaient son partage — mirent fin aux vieilles dissensions qui existaient dans la Nouvelle France, et lui firent de véritables amis des indigènes aussi bien que des colons.

Talon, l'intendant de la Nouvelle France, le mit bien vite au courant de cette question de la découverte du Mississipi, l'invitant à s'engager lui-même dans des entreprises d'explorations, et lui suggérant le choix de Louis Joliet comme l'homme le plus propre à en assurer le succès. Le gouverneur accepta le double avis et chargea Talon d'organiser lui-même l'expédition, qui devait mener la nouvelle découverte et l'exploration de cette rivière mystérieuse, objet de tant d'efforts. Talon chosit donc Louis Joliet qui, en effet, avait toutes les qualités requises pour mener à bonne fin la mission qui lui serait confiée. Il était natif du Canada, et il connaissait les dialectes aussi bien que les camps des Indiens. Grand coureur de bois, il en avait appris les détours et les trahisons. Il accepta donc l'honneur qui lui était fait, engagea cinq Français, hommes résolus comme lui à tout braver et à tout souffrir pour une œuvre qui devait les immortaliser.

Avec son esprit pénétrant et exercé, le gouverneur Frontenac comprit immédiatement de quel service pouvait lui être, en cette circonstance, le concours des

Jésuites, dont les missions s'étendaient du Labrador au Ouisconsing. Il s'adressa donc au Père Dablon, le supérieur général de l'ordre, lui demandant un compagnon pour Joliet. Le Père Dablon répondit favorablement à la demande du comte de Frontenac, et remit à la discrétion du prudent coureur de bois ses instructions au Père Marquette, autorisant celui-ci à accompagner Louis Joliet, dans ses explorations des régions inconnues et mystérieuses du sud-ouest.

Louis Joliet partit donc avec sa petite compagnie, et après avoir bravé bien des dangers, après avoir vaincu bien des obstacles, il rencontra le zélé missionnaire au détroit de Mackinac, et lui remit le message sacré qui devait les unir dans l'histoire, et les faire parvenir jusqu'à nous, inséparables. Les préparatifs de voyage furent promptement et soigneusement achevés, et nos jeunes pionniers, quoique animés d'ambitions différentes, se mirent en route le cœur léger et heureux. Ils longèrent les bords du lac Michigan, jusqu'à la mission du Père Claude Allouez, ils traversèrent le lac Ouinipegon et avaient pénétré jusque dans la rivière Ouisconsing, sans aventure particulière ; ils en naviguaient les bords, lorsque tout à coup, venant de la droite,...un courant impétueux, large d'un mille, les rencontra, les entraînant dans sa course rapide ; leurs pirogues furent promptement emportées sur ses flots. L'étonnement et l'admiration les saisirent : au panorama naturel qui se déroulait à leurs regards ravis, ils comprirent que l'objet de leurs recherches ambitieuses était atteint. C'était

le Mississipi, le Père des Eaux, la Grande Rivière des Indiens, ils n'en pouvaient plus douter ; ils glissèrent sur ses ondes jusqu'à l'endroit où la rivière Arkansas se jette dans le Mississipi, bien près de celui, où, un siècle précédemment, De Soto, ce noble Espagnol, avait le premier porté ses pas. Quel contraste entre ces deux expéditions : De Soto, avec tout ce que donnent la fortune et le rang laissa une œuvre inachevée ; le Père Marquette et Louis Joliet ne possédant que la richesse des qualités, qu'une âme noble et forte, qu'un cœur fait pour l'épreuve, dotèrent leur patrie d'une des plus belles régions de notre globe.

Nos braves explorateurs délibérèrent s'ils pousseraient plus loin leur voyage, ayant appris des peuplades établies à cet endroit, qu'ils n'étaient qu'à deux jours de la Grande Mer, et que les colons espagnols ne permettaient pas la navigation du Bas Mississipi. Convaincus alors que la Grand Rivière se dirigeait vers le sud et non vers l'ouest, ils trouvèrent leur entreprise menée à fin, et jugèrent qu'ils compromettraient le succès de leur découverte, en risquant de se jeter entre les mains des Espagnols, qui les retiendraient en captivité. Ils résolurent donc de retourner au Canada.

Le Père Marquette ne put continuer la route jusqu'à Québec ! ses travaux apostoliques et son long voyage avaient affaibli sa santé, épuisé ses forces physiques ; il s'arrêta à une des missions du lac Michigan, et là, à l'âge de trente-huit ans, il rendit sa sainte âme au Seigneur. Louis Joliet atteignit Québec et remit au

gouverneur les détails du succès de son exploration; la nouvelle en fut reçue avec une joie inexprimable. En reconnaissance de sa découverte, le gouvernement français lui offrit l'île d'Anticosti, où il s'établit avec sa famille; il ne jouit pas longtemps de cet honneur, il mourut bientôt laissant un nom immortel!

Contrairement à Joliet qui n'avait accompli qu'un voyage de découverte, Robert Cavelier de La Salle rêvait d'explorer le Mississipi jusqu'à son embouchure, de faire triompher la France, de soumettre à son grand roi toute cette région de la vallée du Mississipi. Il voulait également rendre illustre son nom, en proclamant les merveilles d'un monde nouveau, en révélant les secrets de ses forêts et de ses plaines, de ses rapides et de ses cataractes. Il avait formé ses plans pour cela, et les avait exposés au même gouverneur de Frontenac. Plans glorieux pour la mère-patrie, car il proposait non seulement d'explorer le Grand Fleuve jusqu'à son embouchure, mais encore d'établir dans cette vallée des postes pour le commerce des fourrures, de construire des forts qui tiendraient en échec les Anglais et les Espagnols.

Le perspicace Frontenac reconnut l'importance de ces vastes desseins pour la France, il les favorisa et l'envoya à Paris, implorer la protection du grand ministre Colbert et du prince de Conti, passionné pour toutes les grandes choses. Par leur secours, il obtint du roi Louis XIV des lettres patentes, qui lui donnaient le pouvoir de faire toutes les découvertes qu'il

croirait utiles à la postérité et à la gloire de la France. Avec cela, il lui conférait un titre de noblesse, une vaste étendue de terre et le monopole du commerce des peaux de buffles.

Le gouverneur de Frontenac éprouva le plus grand contentement des nouvelles, qu'à son retour, La Salle lui communiqua du grand roi et de sa cour. A Paris, celui-ci avait rencontré Henri de Tonti, un officier italien qui n'avait qu'une main; celle qui lui manquait était remplacée par une main de métal, dont il se servait avec adresse, faisant même de cette arme inattendue et masquée d'un gant, un terrible usage contre ceux qui le provoquaient.

Un sentiment de mutuelle sympathie les lia d'une réelle amitié, et Henri de Tonti s'étant embarqué avec La Salle pour la Nouvelle France, devint dans la suite son plus fidèle et dévoué lieutenant. De concert, ils travaillèrent un an aux préparatifs que réclamait une expédition aussi considérable que celle qu'il méditait. Hommes, armes, munitions, provisions furent réunis, sur le lac Huron, au Fort Frontenac. Ce fort avait été préalablement érigé et nommé par La Salle. Un membre de l'ordre des Récollets, le Père Hennepin, qui devait aussi prendre une part importante à cette entreprise, s'y trouvait déjà établi, en compagnie d'un autre pionnier français nommé Lamothe. Ce sont eux qui construisirent le bâtiment, qui fut plus tard acheté par La Salle et nommé aussi par lui "le Griffon."

L'expédition, une fois partie, avança graduellement jusqu'au Niagara.

Nouveaux Argonautes, ils s'en allaient aussi, sous la bannière éployée de la France, conquérir bien plus qu'une toison d'or. C'est à la grande nature qu'ils devaient livrer leurs combats, vaincre pour l'honneur de la France des difficultés sans nombre, obtenir pour elle la gloire de découvertes ambitionnées par plusieurs. Sur "le Griffon" et par le lac Erie, ils atteignirent Michilimackinac, le lac Michigan et l'embouchure de la rivière Saint Joseph, et fondèrent à ce point le Fort Miami. Une riche cargaison de fourrures invita La Salle à en charger le Griffon, avec sa destination pour le Canada, tandis que lui et ses compagnons continuèrent jusqu'à la rivière des Illinois.

En arrivant à ce poste qu'il avait fondé l'année précédente, La Salle eut la douleur de le trouver abandonné; en conséquence, il le nomma Crèvecœur, et il éprouva dès lors la conviction que les forts Frontenac, Niagara et Miami resteraient bien debout, mais que les Iroquois viendraient toujours, par leurs incursions, détruire les peuplades soumises à la France, et comme à Crèvecœur, anéantir en quelques heures, de longs mois de travaux acharnés.

La perte du Griffon, la mutinerie et la désertion de la plupart de ses compagnons, l'épuisement de ses provisions obligèrent La Salle à retourner au Canada pour s'approvisionner de nouveau. Il laissa à Tonti le commandement du Fort Crèvecœur et partit avec un guide indien. Ce voyage de retour fut des plus pénibles, et l'on peut dire que notre infatigable explorateur, quoique l'ayant accompli à pied, n'en

demeura que plus résolu. Avant son départ, il avait envoyé le Père Hennepin et quelques autres explorer la rivière des Illinois jusqu'à son embouchure. Ils furent pris par les Sioux et tenus en captivité jusqu'à ce que, par une circonstance fortuite, un célèbre coureur de bois, nommé Du Luth, les rencontra près des chutes de Saint Antoine. Il demanda la liberté de ses compatriotes, promettant aux Indiens de leur porter des marchandises en échange. Le Père Hennepin échappa ainsi à la mort et partit avec Du Luth.

La Salle, au Canada, s'empressa de terminer ses affaires, et après soixante-cinq jours de fatigues et de dangers inconcevables, il arriva de nouveau au Fort Frontenac. A mesure qu'il avançait, quelles désolantes scènes se présentaient à sa vue : désertions et destructions, rapines et cruautés, le Fort Crèvecœur démoli, Tonti disparu. Les forêts silencieuses étaient seules les muets témoins de tant de désastres. Les sanguinaires Iroquois avaient envahi le pays des Illinois, et mené avec eux le chevalier à la "Main de Fer." La Salle le croyait massacré et pleurait déjà son fidèle ami, lorsqu'après de longues et minutieuses recherches, il le rencontra enfin parmi les tribus du lac Ontario. Ensemble, forts d'une persévérance et d'un courage que nous ne pouvons qu'admirer, ils organisèrent une troisième expédition. Vingt-trois Français, parmi lesquels se trouvaient le Père Zénobe Membré, Boirondet, échappés au courroux des Illinois, ainsi qu'un petit nombre d'Indiens et d'Indiennes, y prirent part. La petite troupe, par la

rivière des Illinois, qui leur était déjà familière, entra dans le Mississipi.

Quelles scènes pittoresques les environnaient! Tantôt de majestueuses hauteurs, tantôt d'ondoyantes plaines ornaient les bords de cette rivière gigantesque. Nos pionniers s'abandonnèrent à la contemplation de cette grande nature. Que de gracieuses courbes, de détours pleins d'illusions, de bancs de sable couverts d'arbres! Des animaux sauvages, au bruit de leur présence, fuyaient dans les fourrés, ou bien encore les buffles des prairies les considéraient curieusement sous leur épaisse crinière. Le poisson, non moins abondant, remplissait leurs filets étendus sur les eaux. C'était la nature vierge, le haut Mississipi, notre héros le reconnaissait, et son âme jouissait de ces multiples grandeurs!

Après plusieurs jours d'une douce navigation, ils campèrent près des hauteurs des Chicassas; un fort de pieux érigé en cet endroit, auquel ils donnèrent le nom de Prudhomme, d'après le malheureux chasseur de ce nom, dit longtemps l'histoire de leur passage. Ils parvinrent successivement aux villages des Arkansas, des Tensas, des Natchez; les tribus indiennes se montraient partout douces et hospitalières, et au moyen de guides qu'ils procurèrent à nos explorateurs, ils purent continuer paisiblement leur voyage, jusqu'à l'endroit où ce grand fleuve se divisait en trois chenaux, par lesquels ils atteignirent le Golfe.

Le célèbre explorateur, dont le nom immortel fera toujours battre plus vivement tout cœur louisianais,

triomphait enfin ! Tant d'obstacles, tant de déceptions, tant de périls, tant de souffrances s'évanouissaient dans ce moment de joie suprême ! Grâce à une énergie, une audace, une tenacité surprenantes, le 6 avril 1682, La Salle, entouré de ses compagnons, plantait sur le rivage, une colonne aux armes du roi, proclamant françaises toutes les terres arrosées par le fleuve et ses affluents.

Près de la colonne, il éleva aussi une croix et nomma la région Louisiane, d'après son seigneur et maître, Louis XIV. Que l'on me pardonne ici un légitime orgueil, en trouvant à l'origine de ma patrie bien-aimée, la croix, ce témoignage de l'amour d'un Dieu, et les armes du Grand Roi, c'est-à-dire, la foi et la France !

La Salle retourna au Canada, et là, se rendit en France. Il trouvait son œuvre inachevée, rêvait encore la colonisation de la Louisiane ; il voulait que le sceau royal sanctionnât sa nouvelle ambition.

Louis XIV et son ministre, Seignelay, l'autorisèrent à fonder un établissement à l'embouchure même du Grand Fleuve, et lui fournirent tout ce qui était nécessaire pour la nouvelle colonie. Plein d'espérance en l'avenir, il partit de La Rochelle en juillet 1684, avec deux cents quatre-vingts colons, composés de prêtres, de soldats, d'artisans, de familles même. Ce moment fut l'apogée de sa glorieuse carrière et le dernier sourire que lui accordait la Fortune, car, dès le début, l'entreprise parut vouée au désastre et à la ruine. Le

caractère hautain et jaloux de notre grand explorateur lui fit des ennemis parmi ses subordonnés et ses compagnons. Beaujeu, officier de la marine royale, lui offrait une continuelle résistance, et après un voyage de deux mois, alors qu'ils étaient arrivés à Saint-Domingue, La Salle tomba gravement malade Cet événement fournit à la future colonie l'occasion de nombreuses désertions, et fut une sérieuse entrave à sa destination. Enfin ils levèrent l'ancre et dans sa route maritime, La Salle méconnut l'embouchure du Mississipi et poussa jusqu'à la baie de Matagorda, sur la côte du Texas. Inconscient de son erreur, il résolut d'établir sa colonie dans cet endroit, tandis que Beaujeu, le trahissant indignement, reprenait sur son vaisseau sa marche vers la France. Des différends sans cesse renouvelés les séparaient à jamais !

Après ce funeste départ et le naufrage de l'Aimable, un des quatre navires qui avaient constitué sa flotte, La Salle réalisa qu'il était à quatre cents milles de la "fatale rivière": les rives basses et sablonneuses de toutes ces côtes, partout les mêmes, l'avaient déçu.

Il ne se laissa cependant pas abattre. Tous ensemble luttèrent héroïquement pendant deux ans contre leur désespérante situation. Ils construisirent le fort Saint-Louis ainsi que de misérables logements, ils cultivèrent la terre ; mais peu à peu les vivres, les vêtements leur devinrent insuffisants, la maladie les frappa cruellement, les arrachant les uns aux autres.

Leur dernier vaisseau fut perdu, ne leur laissant plus aucun moyen de communication avec la mère-

patrie. L'âme de La Salle grandissait au milieu de tant d'épreuves; animé du même courage et de la même force d'âme qui l'avaient toujours soutenu, il se dévouait nuit et jour à ceux qui lui avaient livré leur avenir et leur vie. Il fut le dernier à envisager la déplorable situation dans laquelle il se trouvait; il le comprenait enfin, ils n'étaient plus que des naufragés sur une terre inconnue, loin de la portée de toute colonie ou mission. Fallait-il mourir là, disparaître à jamais sans revoir la Nouvelle France! Oh! non, il conçut un projet irréalisable, ce semble, celui de traverser à pied le continent pour arriver au Canada, et obtenir des secours pour ses infortunés colons. Il partit avec seize de ses hommes, parmi lesquels se trouvaient Joutel, l'historien du voyage, son frère Cavelier, ses neveux Moranget, Anastase Douay, Duhaut, le chirurgien Liotot.

Une querelle s'éleva bientôt entre Moranget et Duhaut, et amena la fin tragique de notre héros; leurs esprits irrités par tant de contradictions, de privations et de souffrances, n'admettaient plus la puissance de la discipline et de la raison. La Salle voulut faire connaître à Duhaut ses torts. Duhaut ne voulut point l'entendre, et son caractère violent et impétueux le poussa à tuer d'un coup de feu cette homme héroïque, qui avait tant mérité de sa patrie, et ne rêvait encore, au moment de sa mort, que l'agrandissement de l'empire de la France.

Le meurtrier se réfugia chez les Indiens, où il périt misérablement; les autres parvinrent enfin au Canada

dix-huit mois après avoir laissé le fort Saint-Louis, qui tomba entre les mains des Indiens.

Tonti, le chevaleresque compagnon de La Salle, de la rivière des Illinois où il était établi, avait appris par des coureurs de bois la situation désastreuse de son ami. Il s'était empressé d'accourir à son aide ; mais dans son long voyage de recherche, il ne rencontra jamais ni La Salle, ni aucune trace de son expédition.

Ainsi, tristement finit la vie illustre d'un des hommes les plus remarquables que l'histoire nous présente, ainsi mourut le pionnier le plus ferme, le plus courageux, le plus dévoué à son œuvre et à la France. Si la Louisiane ne lui doit pas directement sa colonisation, c'est par ses explorations qu'Iberville et Bienville purent fonder une colonie sur les bords du fleuve immense qu'il parcourut le premier jusqu'à son embouchure, et dont la navigation étonnante proclamera toujours ses travaux et sa gloire !

Fait incroyable ! Plus d'un siècle s'était écoulé sans que la découverte du Mississipi, par l'espagnol De Soto, eût eu la moindre conséquence historique ; demeurée infructueuse elle semblait même être oubliée du Vieux Monde. La fin malheureuse des explorateurs espagnols et la conclusion à laquelle ils étaient arrivés, qu'il n'y avait point de mines d'or dans notre vaste continent, sont les causes probables de ce que nous considérons comme une absence d'esprit d'initiative et d'ambition.

C'est à la France, patrie des preux chevaliers, qu'il

fut donné de révéler au monde cette région magnifique de la vallée du Mississipi, cette terre des merveilles avec ses lacs, grands comme des mers, ses arbres gigantesques, ses frais ombrages, ses prairies verdoyantes bordées de forêts, sa terre féconde où les lianes s'entrelacent aux chênes, aux cyprès, où les fleurs et les fruits abondent et se confondent. C'est la douce France qui l'ouvrit au culte de Dieu, à l'industrie, au commerce, et cela par une suite d'entreprises qui ne réclamaient rien moins qu'un cœur d'airain, qu'une bravoure à toute épreuve, personnifiées dans le plus grand explorateur de son siècle, La Salle, dont le nom glorieux résonnera toujours dans cette Louisiane, qu'après Chateaubriand,

> "Longfellow a chanté en sa langue divine,
> Vers ses climats suivant les pas d'Evangeline,
> Et que ravis d'amour, les plus froids étrangers,
> S'enivrent des parfums de ses bois d'orangers."

JEANNE DUPUY HARRISON.

Trop Tard.

"Trop tard," dit au Docteur la pauvre mère en pleurs
Dont l'enfant se tordait dans d'horribles douleurs.
Au chevet de son lit la mort impatiente,
Implacable, attendait l'heure de la mourante.

"Il est trop tard, Docteur ; son âme chaste et pure,
S'envole vers les cieux de ce bas monde impure.

J'aurais voulu pourtant dans les bras de ma fille
Voir encor d'heureux jours au sein de ma famille."

. . . .

"Il est trop tard, cocher ; vous me mettez en peine,
Votre cheval et vous, revenant de la plaine.
Vous vous traînez tous deux comme des limaçons
Plus mous que le mortier sous la main des maçons."

"Allez faire trotter vos chevaux vers l'étable,
Ensuite, allez cuver votre piquette à table.
Le train part... est parti... vous êtes en retard !
Allez ; retirez-vous, Flandrin, il est trop tard."

. . . .

Je vois la gueule immense ou de bronze ou de fer
Entassant mille morts aux portes de l'enfer...
On aperçoit au loin sur le champ de bataille
Des soldats, repoussant baïonnette et mitraille.

Ce sont tous des héros, des soldats demi-dieux
Qui bravent la tempête, indomptés, furieux,
En criant : "défendons l'honneur de la patrie,
Au secours, nos amis, ou nous perdons la vie."

En braves ils sont morts, *tous*, sans un seul fuyard,
Car, hélas ! le secours est arrivé trop tard.

. . . .

"Elise, je t'attends ; je t'attendais dès l'aube
Sur ce gazon fleuri, plus triste encore que Job
Assis sur son fumier. J'étais là triste et morne,
Rêvant au bœuf Apis, ce fameux bœuf sans corne ;
Mais je suis consolé, quoiqu'il soit un peu tard.
Assieds-toi là, mignonne ; on excuse un retard.

JULES CHOPPIN.

Ce Petit Nid.

Ils étaient là, tous deux, minaudant...amoureux :
Lui, chantant ce refrein de tous les cœurs heureux :
" Si tu m'aimes, viens-t-en, viens-t-en ici, mignonne ;
Descends de l'oranger sous ta chaste couronne."

"Je me nomme Prie-Dieu ; c'est aussi ton nom, toi ;
Et nous pourrons chanter : "moi, c'est toi, toi c'est moi."
Viens-t-en donc par ici...voilà le coin, regarde...
C'est là, si tu le veux, que mon cœur et le tien
Vont s'entendre tous deux dans un doux entretien."

C'est ainsi que jasait le Prie-Dieu sur la branche.
Tel que l'humble chrétien au bénitier se penche,
Ils suppliaient tous deux que le Dieu des amours
Ferait de deux cœurs—*un*—qu'ils s'aimeraient toujours.

Ils en vinrent aux cœurs (pas aux mains) de tendresse,
En chantant le bonheur, l'amour et l'allégresse,
Mais, se dirent un jour, qu'il était temps, mordioux,
De passer deux à deux le moment le plus doux,
Où des cœurs amoureux, enfants de la nature,
Doivent au fond d'un nid entendre un doux murmure.

Ce doux chuchottement ne dura pas longtemps,
Car soudain tout se tut. Ils étaient au printemps...
Au printemps de la vie où tout s'anime et s'aime
Sous l'Egide Eternelle ! Oh ! Volonté Suprême !

De quatre petits œufs ils ont rempli le creux
De ce doux petit nid...de ce bonheur à deux.
....

Un peu plus tard, oh! joie! on entend gazouiller
Quatre petits corps nus en peine de grouiller.
Ces pauvres petits *nus*, à leur tour, ils grandissent,
Ce bord du nid restreint, bientôt ils le franchissent,
Et les voilà lancés sur les ailes du Temps,
Trottinant, sautillant comme on fait au printemps.

. . . .

Voulez-vous de ces nids bien connaître l'histoire?
Allez à la forêt...à l'aube...à la nuit noire...
Et vous entendrez là, comme on l'entend partout,
Que dans un nid d'amour, *à deux*, on tourne atout,
Surtout quand *cœur* est l'atout.

JULES CHOPPIN.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1905.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

ALFRED DE VIGNY ET SES ŒUVRES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1906 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

Bus. Rouen, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.